



Collectif

# POLYCHROMES : VIRUS

Patrick K. Dewdney  
Marin Ledun  
Emeric Cloche  
François Cariou  
Max Obione  
Laurence Biberfeld  
Hervé Sard  
Brigitte Allègre  
Antoine Grangier  
Antoine Chainas

# 2

# **POLYCHROMES : VIRUS**

**2**

*Polychromes : virus 2* est le quatrième numéro  
d'une série de recueils collectifs à paraître aux éditions Ecorce,  
dans la collection *Arobase*.  
Ce numéro 4 est diffusé exclusivement et gratuitement au format PDF,  
destiné à être lu à l'écran ou imprimé par vos soins.  
Il ne peut en aucun cas être commercialisé.

...

Les dix auteurs invités ont accepté de se plier à deux contraintes :

1. Le sujet imposé : **virus**
2. Le texte devait se composer de **2011 caractères**  
(espaces, titre et nom de l'auteur non compris)

*Ecorce / arobase*  
Collection dirigée par Cyril Herry  
Avril 2011

- © Patrick K. Dewdney
- © Marin Ledun
- © Emeric Cloche
- © François Cariou
- © Max Obione
- © Laurence Biberfeld
- © Hervé Sard
- © Brigitte Allègre
- © Antoine Grangier
- © Antoine Chainas

<http://www.ecorce-edit.com>  
<http://ecorce-edit.blogspot.com>  
[ecorce.edit\[at\]gmail.com](mailto:ecorce.edit[at]gmail.com)

Couverture : Ecorce  
(réalisée à partir d'une empreinte digitale de chaque auteur)

## Sommaire

<i>R.</i> , de Patrick K. Dewdney	: p.06
<i>Vendeur de cadavres</i> , de Marin Ledun	: p.07
<i>Répétition / saturation</i> , d'Émeric Cloche	: p.08
<i>Ma mère</i> , de François Cariou	: p.09
<i>Vérolé &amp; Vérola</i> , de Max Obione	: p.10
<i>Bonne fête, maman</i> , de Laurence Biberfeld	: p.11
<i>Un ver, ça va...</i> , de Hervé Sard	: p.12
<i>Coqueluche</i> , de Brigitte Allègre	: p.13
<i>Notre œuvre</i> , d'Antoine Grangier	: p.14
<i>Obsidiones</i> , d'Antoine Chainas	: p.15

## R.

Patrick K. Dewdney

Dehors, la ville gronde.

De l'appartement, on voit le quartier du port, au loin quelque chose brûle, flammes et fumée dans le ciel nocturne. Il y a ce bruit, aussi, quand ce ne sont pas les cris, ou les sirènes. Quand tout devrait être calme, il y a ce bourdonnement, on croirait une ruche ou une fourmilière, mille crissements mécontents, mille chuchotements qui attendent le soleil pour enfler en un cri.

Près de la fenêtre, Abdelkader guette la rue, et l'obscurité, tout en écoutant d'une oreille le jeune homme venu du sud, venu des montagnes pour prêter sa voix à la colère urbaine. Nous écoutons tous les trois, Abdelkader, Sabri, et moi. On ne connaît pas son nom et son accent rude n'est pas le nôtre, mais ce n'est ni grave, ni important. Il nous parle de son village, de son père et du prophète, un peu trop du prophète, peut-être à mon goût, mais il est là, et il a saigné avec nous. Il doit avoir le droit de parler du prophète, même beaucoup, même trop, même si on n'est pas d'accord, parce que sinon, notre chair meurtrie et nos morts n'auront servi à rien.

Un silence soudain, un vrai silence, et des pas résonnent dans la rue, des pas de course, qui battent le goudron tiède. Abdelkader jure et se penche. Nos nerfs se tendent, se crispent. C'est palpable, la vibration tendue de quatre corps, quatre corps qui se souviennent des coups et des tirs, qui réagissent par empathie, parce qu'ils ont couru aussi. Les pas se perdent dans la nuit lourde. Au loin il y a un cri, une rafale automatique, le silence. Le bourdonnement.

Sabri se glisse près du poste, traficote et redresse l'antenne. C'est l'heure. Monte le son Sabri, monte, nous supplions, même si on ne comprend pas ce qui se dit. Sabri a fait ses études en Europe, en France. Sabri comprend, lui.

Les voix grésillent, des voix qui viennent de loin, étranges et détachées, et après quelques temps, nos regards se font impatients. Sabri, raconte-nous, dis-nous. Sabri parle, traduit, lentement parce que ce sont des mots longs et compliqués. Son visage est découpé par les ombres. Ils se demandent s'il y a un effet de contagion. Ils pensent que ça va se propager à la région. Ils attendent de voir quels seront les prochains pays à être contaminés. Nous baissons les yeux.

Pourquoi, Sabri ? demande Abdelkader. Pourquoi parlent-ils de nous comme cela ? Comme d'une maladie ? Ils ont peur, répond Sabri. Ce n'est pas de leur faute, ils ont peur.

Dehors, la ville gronde.

## VENDEUR DE CADAVRES

Marin Ledun

Soustons, le 5 janvier 2011

Côté face immergé, peau du dos laiteuse et gonflée : le dernier corps de la matinée flotte à la surface des eaux boueuses du Huang He. Presque nu, sexe indéterminé, quinze à vingt jours dans l'eau, à vue de nez. Tu pries pour que les silures aient laissé un moyen d'identification. Plus haut, un cyclomoteur passe en pétaradant. Les rottweilers qui surveillent ton butin grondent. Tu leur cries de se taire, mais ça ne fait que les exciter. Las, tu hausses les épaules. Tu tires sur ta cigarette et tu saisis la perche à pleine main.

Des vaguelettes lèchent le bas de ton pantalon mais tu n'y prêtes pas attention et tu te concentres sur la manœuvre. Tu dois te presser avant que le courant ne l'emporte plus loin et qu'un autre en profite. D'un mouvement d'épaule, tu envoies la gaffe le plus loin possible pour harponner le cadavre. Tu manques ta cible. À ta deuxième tentative, le croc trouve une prise dans le tissu qui enveloppe les hanches. Tu ramènes le corps.

Tu distingues les lambeaux d'une robe. Une femme. Tu calcules : 3000 yuans si elle appartient à une famille de Lanzhou, 5000 si c'est la fille d'un patron. Tu ne lâches pas et tu aperçois une broche en bois grossièrement taillée, coincée dans ses cheveux. Tu soupîres et tu calcules : 500 pour une paysanne, 2000 pour une famille de mingong. Mieux que rien. Tu vois la corde qui lui enserre le torse. Tu retiens ton souffle.

Le corps atteint la berge et tu le tires hors de l'eau. Tu devines à ses chaussures de mauvaise qualité qu'il s'agit d'une ouvrière des usines de Lanzhou. Suicide ou crime sexuel.

Tu la retournes en t'efforçant de ne pas croiser son visage et tu vois le bébé, ligoté contre sa poitrine.

Alors seulement tu comprends.

Tu t'accroupis pour vomir ton café, puis tu te frottes le visage. La femme a un collier, tu l'arraches d'une main tremblante. Un nom est inscrit au dos de la médaille. Ta première pensée est pour le salaud qui l'a engrossée au lieu de la tirer de cet enfer sur terre. La deuxième, pour les industriels obèses qui rejettent leurs erreurs dans le Fleuve Jaune en espérant que des types comme toi le nettoieront à leur place.

Tu craches sur le sable gris, tu t'allumes une autre cigarette. Tu enveloppes les corps dans une bâche avant de les traîner avec les autres. Tu jettes un dernier coup d'œil et tu te dis : 2000 yuans, probablement le double de son salaire mensuel.

— Sans doute devait-elle mourir.... tu murmures en enfourchant la moto.

## RÉPÉTITION / SATURATION

Émeric Cloche

C'était dans une zone artisanale et commerciale pleine de ronds points ; il y avait une forêt terne à l'horizon et des lignes à haute tension coupaient le paysage. J'ai refermé la porte de ma bagnole en me demandant si dans mille ans ces structures métalliques qui parcouraient la France auraient la touche nostalgique des aqueducs romains. À un bout du hangar, dans le ronflement des machines et de l'air conditionné, il était assis dans un fauteuil en cuir marron craquelé et déchiré et ses jambes ne touchaient pas par terre tellement il était petit ; certains disaient que c'était un nain, mais il n'en avait pas la morphologie un peu étrange, il était juste petit, tout petit. Ses assistants (la plupart étaient des assistantes) défilaient à tour de rôle pour lui présenter les lithographies. Ils allaient presque aussi vite que la machine mais il y avait quand même des embouteillages et des onomatopées, des jurons parfois. Lui, il disait « celui-là oui, celui-là non » suivant un protocole obscur et je me demandais s'il n'avait pas mis au point une formule mathématique pour choisir ce qu'il gardait et ce qu'il détruisait, un genre d'algorithme tordu pour ne rien laisser au hasard. Il y en avait de toutes les couleurs, dans des tons presque fluorescents et elles représentaient toutes la tête du prophète Mahomet sur fond blanc crème avec son chapeau en drap et l'image ressemblait un peu à ces images de propagande américaine, celle du communiste avec le couteau entre les dents. J'étais sceptique à l'époque et j'ai demandé : « comment tu vas l'appeler ta série » et il m'a répondu « Allah... » et comme je devais le regarder en levant les sourcils il a dit : « Allah... Warhol ! » en levant les deux bras au ciel et il a laissé la phrase faire son effet. L'assistante qui montrait un portrait du prophète en rose, jaune et vert a laissé échapper un rire et je n'ai pas été étonné par sa dentition blanche et sans tache. J'ai posé mon café qui commençait à refroidir sur un bout de table miraculeusement vide ; je ne savais pas trop quoi penser, tout ça était à des milliards de connections synaptiques de ce qui me préoccupait. Je n'avais pas la télé, je n'écoutais pas la radio et j'étais venu là pour causer un peu avec lui. Et j'étais là dans le hangar, immense et un peu froid, avec ces gens habillés comme des publicités ; il a ajouté : « avec un peu de chance on va se chopper une fatwa, ça va être d'enfer, tu verras ! »



## MA MÈRE

François Cariou

Là-haut je distingue la ville, son béton érigé et ses cheminées crachotantes.

Je distingue la ville et domine le monde. En tous cas j'en ai l'illusion.

Je grimpe, accroche, agrippe.

Là-haut les grands sont petits. Ils sont impuissants surtout.

Plus de cadre, au cul la loi !

Sans personne à persécuter, insulter, cogner, seul je domine.

Trop seul quand les grands renoncent, accablés. Je veux qu'ils me regardent, m'attendent, vocifèrent.

J'ai peur.

Je ne suis pas malade, je le sais. Pas dans le sens où vous l'entendez. Rien de pourri dans mon corps. Ma mère est mon virus. Elle est mon chancre, ma bactérie unique. Elle est ma pathologie.

Je t'aime, je te jette.

Je t'aime, je te jette. Te jette.

Qui est malade ? Où est le virus, le chancre, la bactérie ? En moi ? En elle ? En elle et en moi. Quel atavisme génère quelle maladie ? Qui avant elle ? Qui après moi ?

Qui est mon père ?

Je suis descendu. Il n'y avait personne en bas pour m'accueillir dans ses bras. Alors j'ai fui. J'ai traversé des zones industrielles. Des voitures ont ralenti, des visages m'ont scruté avec curiosité mais nul ne s'est arrêté. J'ai couru. J'ai marché. Le métro m'a avalé et le vigile noir ne m'a même pas regardé. J'ai arpenté une fête foraine. Puis je suis allé chez moi. J'ai sonné, j'ai toqué. Maman. J'ai toqué. Maman. Maman ! J'ai cogné, cogné. La porte est restée close alors je me suis allongé sur le paillason et j'ai pleuré et j'ai dormi. Chez elle, presque chez moi. Quand elle m'a trouvé je l'ai insultée. Elle leur a téléphoné et ils m'ont ramené. Des flics m'ont fait la leçon dans un bureau. Je leur ai tourné le dos.

Leur impuissance à mon égard n'a d'égale que ma souffrance. J'ai explosé mille fois. Ils m'ont saucissonné dans des couvertures grises et institutionnelles. Certains se sont attachés, je leur ai fait payer. Un adulte a crié que j'avais mal à ma mère, il avait les larmes aux yeux.

Autour de moi les enfants sont effrayés. Ils me fuient. Je cogne les petits et insulte les grands en prenant la tangente. Je jubile mais c'est vain. À l'école je balance des chaises, renverse les étagères, crache sur la maîtresse. Je rencontre l'autorité derrière un bureau immense. Lui dis que je l'encule. C'est pas mon père, même si mon père aussi je l'encule, cet inconnu.

On m'envoie ailleurs. Un ailleurs sans arbre, aux toits inaccessibles. Des portes closes. Des pilules, des gouttes qui me rendront bouffi. Et après ?

Demain j'ai dix ans.

## VÉROLI & VÉROLA

Max Obione

Salut, toi ! Ça fait plaisir de te revoir, la dernière fois qu'on s'est croisé, tu attaquais le foie et maintenant t'en es où ? Je commence à taper dans le poumon gauche, j'ai aménagé une petite grotte super sympa. Plus mou comme morceau, mais que veux-tu on choisit pas toujours. Moi aussi je suis heureux, mon affaire marche, mais je suis au repos en ce moment, j'attends la belle saison d'hiver pour me remettre au boulot. T'es toujours dans la grippe sournoise, celle qui se tapit ? Oui, oui, toujours, en tout cas pas dans la cochonne, celle des tarlouzes, qui se plante des plumes dans le cul pour faire joli !... T'as vu le ramdam l'an passé, ça m'a rendu malade et jaloux à la fois. La panique, la pandémie, tous ces gros mots lâchés, le fric jeté par les fenêtres, tout ce barnum pour nib, y sont fort en com, les tarlouzes ! Attends dis moi que je rêve, là, là, celui qui passe. Où ça ? Mais, là ! Quoi le rabougri ? Tu ne le reconnais pas ? Putain, ce qu'il a changé, oh la la, ce n'est plus le play-boy fringant, oh la la, qui roulait des mécaniques, plein de morgue, de cynisme, qui nous faisait la nique. Y en avait que pour lui dans les médias, tu te souviens ? Je me marre ! Attends, ne me dis pas que c'est lui ? Si, si, regarde, il marche à petits pas, comme un pauvre vieux, ratatiné, jaune, mais regarde ses joues, où sont passées les piques de sa barbe épaisse plantées dans sa bouille à faire peur ? Tu crois qu'il nous a vus ? Non, il fait semblant, la honte ! Non la trithérapie mon pote, y a des molécules qu'il digère pas, le coup fatal ! Au début des médications, il arrivait à esquiver mais aujourd'hui, il accuse le coup. Rappelle-toi au début un connard a fricoté avec un singe vert dans la jungle africaine, total il chope une saloperie, une vraie vérole inconnue qui fait fantasmer toutes les blouses blanches, et ce concurrent immigré se radine chez nous, un putain de sérieux concurrent, pour prendre notre place, c'était clair ! Ce fumier essaime dans le cul des fiotes, dans le bras des piquousards, dans le fion des nanas, le rêve absolu de puissance. Remède : la baise abstinentes ou latexée. Il était parti pour ravager la planète. Remarque dans les pays qu'ont pas de fric, il a encore de beaux jours devant lui. Mais putain, la trithérapie l'a vachement secoué. C'est maintenant un gagne petit, il n'a plus d'appétit, regarde il est rentré dans un petit vaisseau, pourquoi faire on se demande. J'ai jamais pu le saquer ce branleur.

## BONNE FÊTE, MAMAN

Laurence Biberfeld

Un rétrovirus va avoir ta peau, un virus te couvre d'or. Je les connais, ces putains de virus. Ma spécialité. Il te reste trois mois à vivre, et pendant ces trois mois tu vas péter dans la soie. La Barbadian, qui m'emploie pour opacifier ses transferts de capitaux, a été trop heureuse de nouer avec moi ce petit marché. Niquer Clair Courant, la chambre de compensation du méga duché, et se tirer à la cloche de bois à la fin d'une journée bien remplie... La manip était compliquée, elle pouvait marcher ou pas, tenir quelques heures ou trois jours. Nous nous sommes mis d'accord sur une espérance de seize heures, les huit premières étant pour moi. Je te fais rire. Comme quand j'étais gosse et que j'arrivais à faire cracher son pognon à l'huissier qui venait saisir nos meubles, tu te rappelles ? J'ai changé d'échelle, pas de registre. Voler les voleurs, arnaquer les escrocs, c'est toujours mon dada. Et puis tu vas mourir, et tu t'inquiètes tellement pour moi. Faut bien que t'aies quelque chose à me léguer, ma Moune. Je t'aime. Comment j'ai fait ? Ben tiens, c'te blague, un virus ! Qui ne vérole que l'illégal ! Ils planquent certaines opérations en ajoutant chaque jour des scripts au logiciel qui règle les transactions. Des scripts qui se déclenchent pour certains comptes, ceux dont les clients sont demandeurs d'opacité. Une fois l'échange fait, la transaction n'est même pas effacée, elle n'a jamais été enregistrée. Il suffit d'annuler les scripts à la fin de la journée. La commission liée à cette opération de blanchiment est versée sur une comptabilité secrète, et roule Milou. Mon virus est un espion, il se colle sur les scripts actionnés par certains comptes non publiés et disparaît avec eux. Il porte sur les échanges de titres, pas fou. Une proportion aléatoire des titres est versée sur trois comptes de la Barbadian. On s'en fout, la compta finale retombe sur ses pattes. Pas de cash. Les huit premières heures, la Barbadian a encaissé pour huit cent quarante millions d'euros de titres, par ici la bonne soupe. Par ailleurs, elle m'a courtoisement prêté ces huit cents millions, les titres me servant de garantie. Et elle continue depuis deux jours à se goinfrer, mais ça, je m'en tape. Bonne fête, Maman. Je t'aime. Voyons comment tu vas me cramer tout ça en trois mois, coquine. Fais toi plaisir, mon avenir est assuré. Un hacker comme moi n'a jamais de problèmes de fin de mois.

## UN VER, ÇA VA...

Hervé Sard

- L'informatique est une science exacte, monsieur. La Corée est touchée.
- ...
- C2C4 a été conçu au silo 3, monsieur. Il n'aurait jamais dû en sortir. Le réseau est étanche.
- *Étanche* ? Des clous ! Et... comment vous l'appellez déjà, votre ver ? C2C quoi ? Je pensais cette chose inoffensive !
- C2C4, monsieur. Inoffensive, oui, mais très mobile. Classe H. Nous avons été victimes d'un vol, cela ne fait aucun doute.
- Et où est le blème ? Où est ce putain de blème si ce putain de C machin est inoffensif ? Hein ?
- Le problème s'appelle 4C2C, monsieur. Le complément actif de C2C4. C'est vous qui l'avez commandé, monsieur. Nous l'avons réalisé. Puis essaimé. Peut-être n'aviez-vous pas mesu...
- Suffit ! Je me fous du passé ! Dernier point de situation ?
- C2C4 est attesté en Corée, monsieur. Suspensions pour Taiwan. L'Asie est en niveau 3 et le niv...
- Je me fous de la Corée ! L'Europe ?
- C2C4 s'auto-réplique en 30 minutes, monsieur. L'Europe sera touchée via Moscou dès 6 heures GMT. Comptez une heure de répit pour Paris. Maxi. La fuite a été provoquée, c'est une certitude. Effet panique garanti. Le *bug-surf* se propagera à la vitesse du lever du jour, monsieur. Exactement comme vous l'aviez exi...
- *Suffit* ! Pigé. C2C4 aura envahi la planète ce soir. Tout ce que cette putain de planète compte de putains de lieux civilisés sera planté dans 24 putains d'heures. Inoffensif ? *Inoffensif* ?
- Oui. Et indétectable. Sauf si...
- Tss ! Rappelez-moi le rôle de l'autre, là, ce 4C...
- 2C. 4C2C est le complément actif de C2C4, monsieur. Exactement comme vous l'av...
- Je sais ! Alors ?
- Seul, 4C2C est aussi indécélable que son activateur, monsieur. Il est statique. Il attend. Les cibles préétablies sont infectées. Exactement selon vos... Pardon. Implantation sur tous les territoires au-delà du 25<sup>ième</sup> parallèle, sur les deux hémisphères. 65 implants sont en *wait*, monsieur. Comme vous l'...
- Je m'en fous ! Qu'est-ce qui va se passer ? *Quand* ?
- Maintenant, monsieur. La probabilité qu'un C2C4 croise un 4C2C dans l'heure peut être qualifiée de certaine. La rencontre, n'importe où sur Terre, déclenchera le *web storm* qui générera une info pandémie mondiale sous 24 heures. La toile sera infectée dans sa totalité avec une probabilité qu...
- La ferme ! Faites cesser ça. *Immédiatement* ! Envoyez un...
- Je crains que...
- ...e-mail crypté au QG ! *Maintenant* !
- Il... Navré, mais le serveur de commandement est... *était* en Corée, monsieur. Comme vous l'aviez...

## COQUELUCHE

Brigitte Allègre

— Quel âge peut-il avoir maintenant ?

— Je n'ai pas envie que tu me poses cette question.

— Mais tu ne veux pas savoir ce qu'il est devenu ? Ton Maître. Tu le vénértais. Enfin je dis ça... La réalité devait être plus triviale.

— C'est faux.

— Tu n'as jamais raté un de ses cours. Au premier rang. Brûlante. Pathétique.

— Et toi ? Assis à côté de moi, tout le temps.

— Tu buvais ses paroles et tu te perdis dans des fantasmes de bas étage. Tu n'étais pas la seule, mais j'espérais mieux de toi. Tu m'as déçu. En ce temps-là tu me décevais. Tu as changé, grâce à moi. Alors tu ne veux pas savoir la vérité sur la disparition du Maître ?

— Laisse tomber. Parlons d'autre chose. Tiens, mon petit scorpion venimeux, tu sais comment je t'appelais à cette époque ? L'Arapède. Quand je parlais de toi, je disais : l'Arapède, et tout le monde savait que je parlais de toi.

— Vous étiez tous sous le charme.

— Tu pétais de jalousie.

— Le prof de littérature drapé dans sa gloire d'auteur à succès. Tu te souviens de Malifaux, le boutonneux ? Chaque jeudi matin, il glissait un poème érotique de sa composition dans la boîte aux lettres du Maître. Il me les faisait lire avant. Quand je pense à tous les poèmes, toutes les lettres énamourées d'étudiants et d'étudiantes que cet imposteur recevait. Une vraie coqueluche, le bonhomme. Je vous regardais de loin tomber comme des mouches. C'est de toi qu'il a reçu le plus de lettres. Je le sais, j'ai tout archivé. C'est là, dans ce coffre. J'aime bien ce regard incrédule que tu as, ça te rajeunit. Jamais il n'a lu la moindre ligne de toi : j'ai pris soin de détourner chaque billet. Comment tu m'appelais déjà ? L'Arapède ? Eh bien, oui, je ne te lâchais pas d'une semelle. Je t'ai rendu service. Il t'a toujours respectée alors qu'il méprisait tous les autres. Vois-tu, il se servait de vous dans ses foutus bouquins. Son fric, sa renommée c'était grâce à vous - jusqu'à l'accusation de plagiat, le procès. Et cette rumeur de plagiat ? Qui l'a orchestrée ? Moi. L'Arapède. Je vous ai guéri de la coqueluche avec une dose de vérité, ce qu'il fallait de mensonge. Un traitement de cheval. Déboulonnée, l'idole. Loin des yeux, loin du cœur, tu l'as oublié. C'est moi qui t'ai. C'est pour moi que tu as écrit. Ce regard. Tu n'as jamais eu l'air aussi jeune qu'aujourd'hui. Attends, je débloque les roues de ton fauteuil, je te conduis à ton bureau. Il faut que tu me finisses un chapitre pour demain. Tu ne dis plus rien ?

## NOTRE ŒUVRE

Antoine Grangier

Il n'y aura plus de nom seul, aspirant les dire. Il n'y aura plus de *son œuvre, son trait*. Ces phrases, il aurait pu les tracer plusieurs milliers de fois, sur autant de feuillets au grammaire identique, sur des murs. Il avait abandonné cette idée, des mains salies et à quoi bon avertir qu'une cassure aurait lieu. Ce serait soudain, si j'avais voulu les prévenir j'aurais dû fuser, passer des nuits à noircir des façades, user trop de mes corps. Je n'ai écrit qu'à quelques uns, j'y suis entré ainsi, ces mots ont suffi : vous voulez parfois dormir — quand vous dormirez j'ajouterai un son, un trait, un mot, une image et ce sera *notre œuvre*. Ce sera vous et. Il n'y aura plus de singulier. Il n'y aura plus qu'un peu de sommeil, le pluriel. Il y est entré ainsi, d'abord remercié dans des notes illisibles, pour l'idée venue se fondre dans l'ensemble, pour le paragraphe achevé. Parfois quelques uns allaient jusqu'à la dédicace — sans le soutien de qui je n'aurais pu. Je ne sais pourquoi tant ont accepté, puis tous. De glisser mon nom, de plus en plus ostensiblement. Déjà il se dupliquait sur les couvertures et les jaquettes. Déjà il avait fallu accepter. Si j'avais voulu les prévenir j'aurais dû passer des nuits à cracher ces lettres, à épeler mon nom. Il se propageait sans moi. Je ne sais combien de temps cela a pris, avant qu'aucun ne puisse signer seul. Ne puisse, ne veule, il n'avait jamais été question de les forcer. Et j'ajoutais partout des mots, des images, puisqu'ils le demandaient. Ils auraient construit des murs, plusieurs centaines de nuits, pour que j'y noircisse mon nom. Une transmission volontaire, un repos. Tant qu'il ne s'agissait pas de les doubler, je n'ai jamais essayé. La multiplication des quelques lettres suffisait, à la surface, enfin dans l'épaisseur de leurs idées. Il n'y aura plus à peiner seul. Il n'y aura plus qu'à laisser des interstices. J'apposais mon nom, je ne sais pourquoi tant ont accepté, puis tous. Jusqu'à ce qu'aucun ne se souvienne avoir un jour vomit son oeuvre seul. Avoir lu, vu, autre chose que ces matières hybrides. C'est *notre œuvre*. Je ne sais si vous reconnaissez encore votre son, votre mot, dans le mélange — vous ne savez plus ce qu'on vous doit. Il n'y a plus de mon, de mon, sens ou vœu. Il n'y a plus qu'une fosse où chacun jette les bribes d'une oeuvre — je suis en face, à déverser pareillement les miennes — ce que nous en prélevons transformera plus encore.

## OBSIDIONES

Antoine Chainas

Cela fait maintenant plusieurs jours que je n'ai pas quitté l'appartement.

Aujourd'hui, par ma fenêtre, je n'ai vu passer que trois taxis. Ils sont vieux, tout pourris. Ils appartiennent à une petite compagnie indépendante que je ne connais pas. Ils se contentent de rouler dans les rues du quartier, ils tournent en rond. On dirait qu'ils sont sur un circuit fermé, que les chauffeurs ne savent pas quoi faire d'autre. La nuit, je compte les fenêtres allumées sur les façades des immeubles en face. Elles sont moins nombreuses que la semaine dernière, et moins nombreuses encore que celle d'avant. La ville s'écroule. C'est lent, insidieux, mais vous pouvez vous en apercevoir si vous observez attentivement. Regardez. Tout ralentit. Un jouet électrique qui se décharge et personne pour changer les piles. Chaque chose est en train de mourir, cependant il reste toujours quelques bribes de vie. Se lever lorsque le réveil sonne, s'habiller, prendre son petit déjeuner, se brosser les dents, une douche peut-être, vérifier ses affaires, embrasser son mari, ses enfants, partir au travail, le trajet le plus court, arriver à l'heure, écouter, faire, échanger parfois une ou deux plaisanteries, manger à la cantine, retourner travailler, regarder l'heure, terminer sa journée, rentrer chez soi, faire quelques courses en passant, ne pas oublier les croquettes du chien, le rendez-vous chez le dentiste, la révision de la voiture, les factures, le loyer, dire « c'est moi » lorsque l'on ouvre la porte d'entrée, embrasser son mari, ses enfants, faire à manger, doucher le plus petit, allumer la télévision, mettre la table, manger, discuter de sa journée, accorder un peu d'attention à chacun, ne négliger personne, coucher les enfants, lire une histoire, retourner devant la télé, la fin du film, la douche et puis au lit, faire l'amour avec son mari, jouir, encore la salle de bains pour éviter les irritations vaginales, revenir au lit, embrasser son mari qui dort déjà, régler son réveil à la même heure que ce matin, réfléchir, puis s'endormir... Parfois, je songe à tous ces gens qui font la même chose, au même moment, comme s'ils étaient malades depuis la naissance. Et je ne peux pas m'empêcher de penser que seuls disparaissent ceux qui guérissent. Sans prévenir, en silence, dans la sérénité la plus absolue. Pour l'instant, les autres continuent comme d'habitude. Comme si rien d'extraordinaire ne devait arriver demain.

J'ai fermé les rideaux. Voilà une semaine que j'ai mal à la tête. Mon cou est douloureux et je développe une hypersensibilité à la lumière. Je n'ai plus peur. Je suis juste un peu triste.